

- première partie -

L'ambassadeur désordonné

1. Le Camp de Mars

« Les supposés Martiens sont un miroir qui nous renvoie notre image déformée à la manière d'une caricature. »

Jean-Paul Sartre — *Le Petit Homme vert n'est pas un humaniste.*

Comme prévu, la deux-chevaux déglinguée qu'on m'avait refilée pour l'opération tomba en panne à quelques centaines de mètres du Camp de Mars. À l'issue de plusieurs tentatives — infructueuses, les gars de la technique connaissaient leur boulot —, je sortis de la voiture pour jeter un coup d'œil tout aussi inutile dans le moteur. Puis, après avoir rageusement rabattu le capot, je me dirigeai vers les véhicules les plus proches dont les silhouettes se dressaient, sombres, dans la lumière rasante qui baignait cet après-midi finissant du dernier automne de la dernière année du millénaire.

Tout en marchant vers les premières caravanes, je ne cessais d'épier les environs, à la recherche d'une faille dans le camouflage de l'important dispositif policier et gendarmesque déployé autour du Camp.

Bien entendu, il n'y en avait pas. Ni les deux planeurs blancs qui évoluaient, malhabiles, dans le ciel d'automne, ni le dirigeable mauve de l'Agence météo ne pouvaient passer pour suspects, sauf peut-être, à la rigueur, aux yeux du plus paranoïaque des kidnappeurs. Je n'étais d'ailleurs pas certain moi-même de l'implication d'un quelconque aéronef dans l'opération en

cours ; ce n'est pas le genre de détail que mes supérieurs se soucient en général de me confier, en vertu du bon vieux principe de la division des tâches et de la compartimentation des connaissances.

La brise apporta à mes narines l'odeur d'un plat chargé d'épices. Je me mis aussitôt à saliver, tandis que mon estomac émettait une série de gargouillis ; je n'avais rien avalé depuis le petit-déjeuner, hormis une barre de pâte d'amande survitaminée deux ou trois heures plus tôt, pendant que d'autres que moi mettaient sur pied les ultimes détails de l'opération.

Les premières personnes que je rencontrai furent deux gamins d'une dizaine d'années, l'un blond, vêtu d'un genre de djellaba à rayures grossièrement tissée, et l'autre châtain, en jean trop long et sweat-shirt arborant une publicité délavée dont les caractères cyrilliques suggéraient qu'elle devait vanter les mérites de quelque entreprise d'État soviétique. Accroupis au bord de la route, ils étaient si occupés à retourner un crapaud mort du bout d'un bâton qu'ils ne remarquèrent ma présence qu'au tout dernier moment, lorsque mon ombre s'étendit jusqu'à eux.

« On l'a trouvé comme ça, dit le garçon en djellaba en désignant l'animal inerte.

– C'est pas bon signe », marmonna son compagnon avec un temps de retard en secouant l'épaisse masse de ses cheveux emmêlés.

Je haussai les épaules. « Il ne faut pas voir des signes partout. Dites donc, les enfants, ma voiture vient de me lâcher. Vous ne connaissiez pas quelqu'un qui pourrait y jeter un coup d'œil ? »

Il n'y avait aucune trace de méfiance dans le regard qu'ils échangèrent avant de me répondre que ce n'était pas ça qui manquait. Puis ils se mirent à discuter entre eux des mérites respectifs des différents mécaniciens du campement. Ils parlaient à toute vitesse, dans ce créole à base de latin qu'emploient les Verts du Sud de l'Europe. Je réussis à saisir l'essentiel de ce qu'ils disaient,

mais je m'abstins soigneusement de le montrer car mon personnage d'automobiliste en panne n'était pas censé comprendre cette langue.

« En résumé ? » les interrompis-je au bout d'un moment.

En résumé, ils me conseillaient d'essayer de trouver un nommé Lau, qui vivait dans un utilitaire Mercedes de couleur : « Euh... sombre garé pas très loin de la mare ».

– On t'aurait bien accompagné, ajouta le garçon aux boucles blondes, mais faut qu'on s'occupe du crapaud.

– Ouais, renchérit l'autre. C'est jamais bon signe quand quelque chose de vert crève. »

Le batracien défunt me paraissait plutôt brun-gris, mais peut-être fallait-il voir dans cette triste couleur la conséquence d'un séjour prolongé en plein soleil après son décès, lequel devait déjà remonter à plusieurs heures. J'espérais en tout cas que ce serait la seule créature verte qui mourrait dans le secteur ce jour-là.

Je pris congé des deux gamins en leur suggérant de pratiquer quelque rite funéraire connu d'eux seuls pour conjurer le mauvais sort. Ne voyez là aucune ironie de ma part : c'était ce que j'aurais fait à leur place — et à leur âge.

« T'inquiète pas, assura le gosse au sweat-shirt soviétique. On a ce qu'il faut en réserve. *Tout ce qui est vert mérite attention*, conclut-il en français.

– *Tout ce qui est vert réclame le respect* », récita à son tour son compagnon en djellaba.

Je fus tenté d'enchaîner « *Tout ce qui est vert rappelle le Créateur* », mais mon personnage n'était pas non plus censé connaître les prières et sermons des habitants du Camp de Mars. Je refoulai donc la phrase qui montait presque toute seule à mes lèvres, et saluai une dernière fois les deux gamins en des termes tout à fait anodins avant de me remettre en marche.

Lorsque je me retournai, au bout d'une trentaine de pas, ils avaient reporté toute leur attention sur le

crapaud. Plutôt soulagé de ne pas les voir se ruer au campement pour annoncer à cors et à cris la venue d'un étranger, je les abandonnai à leur jeu.

Qui était aussi un devoir.

Les origines du Camp sont obscures, et les légendes qui courent — ou que l'on fait courir — à ce sujet ont pour effet d'épaissir le mystère, d'autant que les rares personnes à connaître la vérité ont plutôt tendance à la garder pour eux. Par consensus, on admet néanmoins que les premiers occupants permanents se sont installés au tout début des années 70, autour d'un des rares points d'eau de cette partie du Larzac, quoique les avis divergent sur la composition du noyau initial, ainsi que sur la date à partir de laquelle ses membres ont commencé à fréquenter sporadiquement les lieux. Ce qui tendrait à indiquer qu'il y avait au départ *plusieurs* groupes, certains plus ou moins liés entre eux, d'autres tout à fait isolés, et qu'ils ont fini par fusionner sous la bannière du Petit Homme vert.

Je venais de dépasser la première caravane — un minuscule modèle des années 50 dont l'état suggérait qu'on le laissait à l'abandon depuis des années — lorsque j'éprouvai la sensation d'être épié. Même s'il m'était arrivé d'avoir des songes bizarres et de vivre des expériences troublantes, je ne croyais pas à la télépathie, ni aux pouvoirs psi en général ; ça n'empêchait pas mon instinct de me souffler non seulement qu'une paire d'yeux était braquée sur moi, mais aussi que le propriétaire de ce regard n'était pas tout à fait... eh bien, disons *normal*.

Désormais sur mes gardes, je poursuivis mon chemin sans chercher à dissimuler ma nervosité puisqu'elle pouvait passer pour naturelle en de telles circonstances. Ne venais-je pas de tomber en panne à vingt kilomètres du garage le plus proche ?

Tout en marchant, mine de rien, je ne cessais d'observer les alentours. On ne sait jamais. Si j'avais été un

authentique automobiliste en panne, je n'aurais couru aucun risque à m'aventurer dans le Camp de Mars — et ce, même en poussant la provocation jusqu'à me vêtir comme un prince, bijoux inclus, et à descendre d'une Rolls-Royce avec chauffeur. Les Verts avaient hérité de leurs ancêtres les beatniks leur mépris de l'argent, tout comme ils avaient emprunté à leurs cousins disparus les hippies leur refus absolu de la violence.

Le problème, c'était que j'avais un tout autre motif de me trouver là, un motif qui ne plairait pas aux Campeurs, et moins encore aux ravisseurs dont la présence avait attiré plusieurs centaines de petits hommes bleus — enfin, pas si petits que ça, surtout en comparaison de l'ambassadeur — et tout un tas de personnalités en civil dans ce coin perdu du Larzac. J'avais toutes les raisons de craindre que ces inconnus, dont j'ignorais jusqu'au nombre, ne fussent pas aussi paisibles et désintéressés que leurs hôtes involontaires. Il ne devait pas y avoir beaucoup d'armes dans le Camp, mais on pouvait parier que les kidnappeurs en contrôlaient la quasi totalité, et qu'ils n'hésiteraient pas à s'en servir s'ils se savaient découverts et pris au piège.

Sans compter que ce ne seraient pas les otages qui leur manqueraient. En cette saison, près de huit mille personnes se pressaient autour du point d'eau sacré. Or ma mission consistait précisément à éviter, sinon un carnage, du moins que les choses ne tournent mal.

Un léger froissement sur ma gauche me confirma que j'avais de la compagnie. Il me suggéra également que mon invisible suiveur n'était pas un professionnel — ou alors peu consciencieux au point de trahir ainsi sa présence.

« C'est bon, sors de là », dis-je en français.

Une tête se haussa lentement au-dessus d'un muret de pierre. Je vis tout d'abord apparaître une touffe de cheveux noirs hérissés sur un crâne aplati, puis un front si bref qu'il ne laissait de place que pour un seul pli, suivi de deux yeux bruns affligés d'un strabisme

convergent qui exprimaient à l'envi une idiotie congénitale d'anthologie, d'un nez aplati, d'une bouche entrouverte sur une dentition irrégulière et d'un menton imberbe le long duquel suintait un filet de salive.

Je ne suis pas du genre à juger les gens sur la mine, mais ce type était à l'évidence le plus parfait crétin qu'il m'eût été donné de rencontrer. J'en étais arrivé à me demander s'il savait seulement parler lorsqu'il balbutia, dans un français teinté d'une curieuse pointe d'accent qui était peut-être un simple défaut de prononciation :

« D-d-dj'voulais pôs... vûs embêter. C'était djuste... un djeu. »

Puis il replongea derrière son muret. Un grand timide, ce garçon. Il existait bien sûr une possibilité infime pour qu'il s'agît d'un remarquable comédien, et une autre, plus microscopique encore, pour que derrière ce masque de parfaite imbécilité se dissimulât l'un des ravisseurs de l'ambassadeur ; j'envisageai ces hypothèses avant de les rejeter en bloc, à peu près convaincu que je venais bel et bien de rencontrer l'idiot du village.

Enfin, celui du Camp de Mars.

N'ayant pas de temps à perdre avec un simple d'esprit, je repartis d'un bon pas sans plus me soucier de lui. La caravane suivante était tout aussi antique que la précédente, mais on lui avait donné récemment un coup de peinture, et l'un de ses pneus paraissait neuf. Je dépassai ensuite deux tipis étincelants en voile de polymère isotherme encadrant un combi Volkswagen bariolé de fleurs et de petits hommes verts tirant la langue, sans rencontrer personne d'autre qu'une fillette de trois ou quatre ans, vêtue d'un sac à pommes de terre percé de quatre trous pour laisser passer bras et jambes, qui me regarda avec de grands yeux limpides d'un vert presque bleu. Puis, après avoir laissé sur ma gauche trois autobus à impériale garés en triangle autour d'un feu où se pressaient une douzaine de silhouettes chevelues, je m'engageai sur un chemin qui sinuait entre les véhicules immobiles en direction du

point d'eau central. Les odeurs de cuisine se succédaient en un véritable kaléidoscope olfactif, à peine troublé de temps à autre par un vague remugle d'eau croupie.

Les gens qu'il m'arrivait à présent de croiser, assis sur une pierre ou marchant à ma rencontre sur l'étroite piste, ne me prêtaient aucune attention, bien que ma tenue pût difficilement passer pour celle d'un Vert. Il était donc vrai, ainsi qu'on me l'avait assuré quelques heures plus tôt, que tous les habitants du Camp de Mars ne mettaient pas autant d'assiduité à respecter les codes vestimentaires que la profession de foi des fondateurs du mouvement prétendait leur imposer, en particulier parce que bon nombre d'entre eux étaient tout simplement trop pauvres pour cela. J'avais par conséquent tout loisir d'abandonner mon personnage initial pour en endosser un autre, celui d'un Campeur anonyme vaquant à ses occupations ; il présentait entre autres avantages celui de me permettre de dérouiller mon créole, qui en avait sûrement besoin.

La foule qui ne cessait de grossir n'était pas très différente de celle où je m'étais faufilé vingt ans plus tôt. Ainsi, le vert demeurait — et de loin — la couleur dominante, tant parmi les habits que les chevelures ; j'entrevis même une fille qui s'était peint le visage, le cou, les mains et les avant-bras jusqu'au coude. Les vestes et gilets en peau de mouton, les robes longues tricotées maison et les manteaux de fausse fourrure aux couleurs primaires étaient eux aussi toujours aussi nombreux, de même que les bérets de parachutiste débarrassés de leurs insignes, les casquettes à carreaux et les huit-reflets cousus de fleurs martiennes — ou supposées telles. Par contre, le loden avait effectué une percée en force chez les hommes, tandis que bandeaux et serre-tête avaient disparu de la chevelure des femmes. En outre, la majorité des inscriptions que portaient ces vêtements était désormais en caractères cyrilliques.

J'avais parcouru trois ou quatre cents mètres lorsque j'atteignis une place circulaire d'une vingtaine de pas de rayon, qui possédait la particularité — pour moi inédite — d'être pavée. Les terrains adjacents avaient été divisés en lopins triangulaires réguliers que séparaient des haies de troènes faméliques ; les maisons qui s'y dressaient avaient beau n'être que des modèles bon marché, démontables en quelques heures, cela ne les empêchait pas de paraître *cossumes* en comparaison des véhicules cabossés et des tentes élimées qui les entouraient.

Il ne me restait plus qu'à identifier la fenêtre par laquelle un informateur avait « distinctement vu » l'ambassadeur. J'avais bien en réserve un ou deux prétextes tout à fait crédibles pour aller frapper à toutes les portes, mais cette méthode me semblait trop directe, surtout vêtu comme je l'étais. Avec un caftan vert printemps et des braies à rayures, j'aurais peut-être tenté le coup. Mais là, je ne le sentais pas. En outre, il y avait trop d'années que je n'avais pas fréquenté de mystiques du Petit Homme vert sur une longue période, et je ne voulais pas prendre le risque de me trahir pour un détail stupide — par exemple une évolution rapide du créole qui aurait échappé aux linguistes.

Assis sur un petit muret au bord de la place, je me mis donc en demeure d'attendre. Je savais que l'on ne me poserait pas de questions : les Verts considèrent en effet que chacun est libre d'agir à sa guise sans fournir d'explications du moment que sa conduite n'a aucune incidence sur autrui — ce qui explique d'ailleurs que l'on assiste parfois à certains comportements qui, en tout autre lieu, seraient jugés comme aberrants, et que malades mentaux et simples d'esprit se promènent en liberté dans tout le Camp...

La nuit gagnait peu à peu du terrain. La cuvette surpeuplée se piquetait de myriades de lumières tremblotantes, tandis que ses habitants se rassemblaient autour des feux en vue du repas du soir. J'aurais bien

aimé me joindre à l'un de ces groupes, écouter les conversations, m'y mêler peut-être, avant de manger la soupe épaisse en y trempant une tranche large comme le pouce de ce pain bis à la croûte légèrement brûlée que l'on cuisait sur place avec des méthodes si artisanales que j'étais tenté de les qualifier de primitives. Pour tromper la faim qui recommençait à faire gronder mon estomac, je tirai de ma poche une bouchée de survie.

Je venais tout juste d'y mordre lorsqu'une voix s'éleva sur ma droite : « C'est bon ? Dje peux en ôvoir ? »

Surgi de nulle part, l'idiot du village se tenait à mes côtés, un sourire niais sur son visage plat. J'affrontai son regard un tantinet bovin, puis considérai pensivement le morceau de bouchée que je tenais encore. Ces quelques grammes de ce qui ressemblait à du chocolat représentaient l'équivalent nutritif d'un demi-steak — de quoi procurer une bonne indigestion si l'on venait juste de sortir de table.

« As-tu mangé ? » m'enquis-je.

Il me fixa d'un air perplexe tandis qu'il se creusait la mémoire. Puis, au bout de quelques secondes, il secoua lentement la tête, soudain interrompu par un borborygme impromptu qui fit monter le rouge à ses joues. Physiquement, c'était un homme adulte, proche de la trentaine, mais son âge mental ne devait pas dépasser sept ou huit ans ; lorsque je lui tendis le reste de la bouchée, il s'en saisit vivement pour le fourrer dans sa bouche avec une avidité d'enfant à qui l'on vient de donner une friandise.

« Meûrchi, mâchonna-t-il, la bouche pleine. C'est rôd'ment bon ! »

J'étais tenté de lui demander s'il m'avait suivi jusque-là, mais la réponse semblait si évidente que je renonçai à le faire. Il ne devait pas être aussi attardé qu'il en avait l'air, car je n'avais rien remarqué, alors que je n'avais cessé de m'assurer discrètement que personne ne me filait.

Une pointe de méfiance me tarauda. N'avais-je pas estimé un peu trop vite que j'avais affaire à un simple d'esprit ?

En tout état de cause, il me paraissait préférable de le garder sous les yeux.

Les protéines à assimilation ultrarapide qui constituaient l'essentiel de la bouchée n'eurent besoin que de quelques instants pour calmer mon appétit ; il en alla de même pour mon compagnon, qui se mit à se frotter le ventre d'un air satisfait. Je devinai qu'il aurait voulu émettre un commentaire, mais sans doute ce qu'il avait à exprimer était-il trop compliqué pour lui car il se contenta de me remercier d'un large sourire, bien entendu totalement dépourvu d'intelligence.

Nous restâmes plusieurs minutes silencieux, sans même nous regarder. Aussi étrange que cela puisse paraître, sa présence avait sur moi un effet apaisant. D'autres se seraient vraisemblablement sentis mal à l'aise, à cause des bruits plus simiesques qu'humains qu'il émettait de temps à autre avec sa bouche, et aussi de l'odeur de fauve qui émanait de son corps peu ou pas lavé, mais cela ne me dérangeait pas plus que ça.

À vrai dire, je le trouvais même plutôt sympathique.

« Vûs vûlez voir un trôc ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

– Un quoi ? »

Son front se plissa sous l'effort. Il n'y eut tout d'abord qu'un seul pli, mais l'amorce d'un second apparut entre ses sourcils tandis que son strabisme s'accroissait.

« Un *truic*, lâcha-t-il, la bouche en cul de poule.

– Un truc ? » Il hocha la tête avec vigueur, projetant des gouttes de salive aux alentours ; par chance, aucune d'elles ne m'atteignit. « Quel genre de truc ? »

Il regarda autour de lui d'un air méfiant. Puis, se penchant en avant, il me chuchota à l'oreille, sans la moindre faute de prononciation pour une fois : « Un Vert. »

Je le considérai avec un étonnement non dissimulé.
« Des Verts, il y en a plein le Camp. »

Il émit un rire aigu de petite fille.

« Lui, c'est un vrô.

– Un vrô ? »

Il se concentra à nouveau. Cette fois, le second pli était nettement visible. Pour le troisième, il lui faudrait attendre un sérieux début de calvitie. « Un *vraye*, finit-il par articuler. Un *al-gé-ôm*. »

Cette fois, j'avais compris.

« Tu sais où il est ? »

Un individu doté d'une intelligence normale — et même un peu en dessous de la moyenne — aurait inévitablement remarqué ma précipitation, mais l'idiot était bien au-delà, ou plutôt en-deçà, des considérations de ce genre. Il ne songea pas non plus à me poser la moindre question au sujet des raisons de mon intérêt.

« Ui », se contenta-t-il de répondre fièrement.

Il hésita, comme s'il voulait ajouter quelque chose. Puis, se levant d'un bond, il me prit la main et m'entraîna en courant à travers la place à présent déserte en chantonnant à mi-voix : « *Nous allons voir le Vert/Nana-na na-na-nère !* »

Je révisai mon hypothèse à la baisse. Quatre ou cinq ans d'âge mental. Pas plus.

De l'autre côté de l'étendue pavée, nous nous engageâmes dans une venelle boueuse bordée de troènes. À quelques pas de là, l'idiot me lâcha la main et, s'accroupissant, il écarta les branchages pour révéler un trou dans la haie assez large pour livrer passage à un homme adulte. Il le franchit le premier. Je profitai du bref instant de solitude qui m'était offert pour vérifier le fonctionnement de mon équipement de combat. Si ce demeuré ne m'avait pas mené en bateau, les choses sérieuses étaient sur le point de commencer.

De l'autre côté des troènes s'étendait un jardin en forme de triangle où se dressait une petite maison au toit de panneaux solaires. Ses murs, d'un rose si vif

qu'il ressortait dans la pénombre, étaient constellés de grosses étoiles vertes disposées de manière anarchique. Toutes les fenêtres en étaient illuminées, et l'on voyait des ombres indistinctes passer de temps à autre devant l'une d'elles, toujours la même.

« C'est là ? » chuchotai-je.

Le simple d'esprit acquiesça avec un sourire béat. Je lui collai dans les mains une tablette de glucose à la caroube pour le remercier, en lui conseillant de ne pas bouger. Puis, plié en deux, je courus jusqu'à la fenêtre la plus proche, par où je risquai un coup d'œil — non sans avoir vérifié, par principe plus que par méfiance, que mon compagnon était bien resté en arrière.

Le spectacle que je découvris me coupa le souffle. Sur un lit circulaire à baldaquin provenant sans doute de quelque bordel fermé depuis belle lurette, une demi-douzaine de jeunes femmes qui me donnaient l'impression d'être des call-girls s'enlaçaient, s'entassaient, s'agglutinaient dans des positions incongrues et dans le plus simple appareil, sans jamais cesser de s'empreser autour du Petit Homme vert qui était l'objet de toutes leurs attentions.

[à suivre]